

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON . . . Caissier.  
MADEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

### NOTA IMPORTEANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.  
CLAQUE-POSSE . . . id.  
JÉRÔME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

## TRENTE-HUITIÈME

### AUX GONES DE LYON

Oh ! là, là ! z'enfants, que ça me grabotte, que ça me grabotte ; dans le menillon, sus le cotivet, dans les fumerons, sus les agassins, partout, sapristi que ça me grabotte, que ça me grabotte !! Ah ! c'est c'te fois que je sis rincé, j'ai gobé de boccon, vous savez ben, ces asticots que poussent dans la cochonaille maintenant. Eh ! ben oui, je m'en sis fiché dans le corps. Ecoutez moi, comme ça m'est tombé sus le casaquin.

V'là t'y pas, dimanche darnier, Gnafron que s'amène tout dépontelé, son picou semblait quasiment une vieille tranche de claqueret qu'aurait moi si six mois au fond d'une bassine : mon pauvre Chignol, qu'y me dit, v'là la famine que va nous tordre le cou comme à de pilliots ; gn'y a déjà la maladie des truffes, la maladie du vin, la maladie des pièces de vingt sous qu'en valent plus que dix, la maladie des chemins de fer que nous prennent tout ce que nous avons de bon ; v'là maintenant la maladie des paquets de couenne, la trichinose, une affaire que fait pousser de paquets de vers solitaires dans le corps de ceux-là que n'en mangent... Cristi, z'enfants, moi que n'avait chiqué à déjeuner une demi livre de salé assorti, figurez-vous l'effet que ça m'a fait, c'te nouvelle ; oh ! là, là, ça n'a commencé à me

grabotter sus le croupion, pis après, ça m'a monté par l'épine dorsaque et le cotivet, jusque dans les cheveux, nom d'un rat ! et depuis ce temps-là, ça me grabotte comme si je n'étais tombé dans un nid de bardannes qu'auront fait carême pendant un an.

C'est tout de même embêtant, les gones, de penser qu'on va être déchicoté tout en vie, par de matrus z'asticots, et que faudra n'aller à St-Gravier, tout artisonné comme de z'écumoières, c'est les vers de Loyasse que vont être volés qu'on leur z'y portera gai que de z'esquelettes.

Ah ! c'est pas gai toutes ces réflexions ; v'là c'te fois la fin du monde, c'te fois ça nous incurque de z'idées de se convertir, t'y pas vrai ? mon pauvre vieux, que je me sis dit, pisque te t'en vas finalement chiquer la salade par le trognon, faut te recurer, pour pas arriver devant le patron de là haut avec la conscience artisonnée comme la carcasse, là dessus je me sis mis en retraite et je fais rien que me gratter là ousque ça me cuit et n'aller entendre de sarmons. J'en ai pas manqué un, et je pourrais ben, si je voulais, vous dépillander le potrait de tous les prédicateurs : gn'y en a des gros, gn'y en a de maigres, gn'y en a de vieux, gn'y en a de jeunes, gn'y en a qu'ont de pormons comme de soufflets d'orgues et d'autres que sont esquinés, gn'y en a qui vous embobinent avec de z'embarlificotement de phrases à la ribourique comme de professeurs, et pis d'autres que se demèment dans leurs gerlots et cognent sus le vice à grands coups de tavelle si ben que moi quasiment.

Y en a un, une fois, que m'a joliment fait gauder le cœur de contentement. Y vous apinche un cuchon de dames qu'étaient au milieu de l'église

et le v'là que se met à tomber sus les catolles de dévotes que viennent faire de z'œils au pange l'ingua devant le bon Dieu et que tarabustent le prochain sans pitié. « Quèque c'est, qu'y s'est mis à dire, quèque c'est que la dévotion de ces grandes « dames que font crever de faim leurs tailleuses « et leurs modistes tant y leur font attendre le « paiement de leurs factures ? Quèque c'est que « la dévotion de ces patronnes que gueulent tou- « jours après leurs demoiselles de boutiques, que « font chiner leurs ouvrières comme de z'esclaves, « que plaignent le fricot et quasiment le pain à « leurs apprentisses, que fichent ces pauvres filles « à la porte sans miséricorde, quand y z'ont de « z'avantages, ou ben que leur z'y en font tant « qu'elles sont obligées de lâcher leurs places ? » Mais c'est quand y n'a empogné le chapitre des mauvaises langues que fallait l'entendre, comme y vous les signalait. « Vous faites scrupule de ne « pas prendre d'eau bénite en entrant à l'église, « mais vous en faites pas de déchicotter l'inrépu- « tation de vote prochain. Ah ! langues de sar- « pents, comme vous avez de rubriques pour « glisser en douceur vos médisances, comme vous « n'êtes t'habiles jusque n'a prêter à vos carom- « miances le cotillon de la charité. Tas de da- « treuses que vous êtes, c'est vous qu'êtes les « ouvrières du diable, et vous faites plus de mal « à la religion que les impies et les parpaillots « tous ensemble... »

Nom d'un rat ! qu'y m'a fait plaisir ; ça arrivait comme pain bénit à vèpres ; je m'en sis allé en me frottant les mains. Gn'y avait à côté de moi, en sortant, deux petites colombes que trottaient le nez dans leurs voiles : Bon, que je me dis, en v'là que

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### GAMBES LYONNAIS

#### Timoléon Grippesou.

Vous connaissez le père Crépin ?

Pendant longues années le digne patriarche de Saint-Georges a passé pour un modèle de lésinerie, pour un prototype d'économie.

Pendant longtemps sa réputation a fait maigrir bon nombre d'Harpagon de province, car pour ces gens économes, même de leurs vices, l'avarice n'exclue pas la vanité.

Eh bien ! le père Crépin est depuis longtemps distancé ; quand on parle de lui devant Timoléon Grippesou, celui-ci hausse les épaules et pour un peu, au nom de la confrérie des rapaces, il tenterait un procès à la mémoire du vieux bonhomme.

En effet, le père Crépin avait au moins un vice coûteux,

c'est là un fait incontestable et qui suffirait à nuire à sa réputation d'homme économe.

Ensuite ledit Crépin n'avait conçu l'épargne que comme talent consistant à entasser des écus sans pour cela savoir les faire fructifier copieusement et au lieu de marcher avec les bottes de sept lieues de l'ogre traditionnel, il ne cheminait qu'avec les savattes rapetassées d'un des regrolleurs de la Quarantaine.

Timoléon Grippesou a mis ordre à cette avarice primitive et, non content des exemples de ses aînés, dédaignant l'économie ordinaire et les privations vulgaires, il a organisé, défini, constitué l'avarice en partie double.

A bas le vieux système qui ne consistait, au bout du compte, qu'à faire supporter les privations par son seul individu. Ne vaut-il pas mieux les faire supporter à autrui quand on peut s'en dispenser personnellement.

Et puis le capital, abandonné à lui-même, demande douze ou quatorze ans pour se doubler. Ce procédé ro-coco était peut-être bon au temps des pataches et des coucous, mais à notre époque de chemins de fer et d'aviation, c'est trop long, beaucoup trop long, et Timoléon Grippesou a changé tout cela.

Aussi si on vient à parler devant lui des hommes économes d'autrefois, il faut voir comme il vous les travaille : prenant un ton gouailleur, il vous prouve clair comme le jour, que ce temps-là est passé et que la Bourse et les entreprises industrielles ont dépassé de plusieurs millions les paillasses et les bas de laine qui constituaient les bases de l'économie d'autrefois.

L'argent doit travailler, dit-il, et pour prouver son as-

sertion il fait faire au sien un labeur de nègre ; pour un peu il le dresserait à attaquer les voyageurs sur les grandes routes.

Homme de progrès, il a rejeté loin de lui les haillons et la crasse classiques, il a des gants, une cocotte tarifiée au plus haut sur le stud-book de la prostitution, il a voiture, chevaux et même, chose plus rare, des amis auxquels il prête quelquefois de l'argent.

Ce dernier trait doit prouver que nous avons affaire à un homme de génie. Il se hisse dans le monde, porté par ses écus, passe pour l'homme élégant et de bon ton ; mais il a eu bien soin de cadénasser son être moral de telle façon qu'il ne possède aucun vice trop dispendieux.

S'il mange dans le café à la mode, ne croyez pas que ce soit par amour de la bonne chère ou du bon vin, non pas, mais il pense avec raison que ceux qui le verront dépenser cent sous à son déjeuner et dix francs à son dîner diront : — voilà un homme riche.

Le crédit entretenu par la dépense, voilà son drapeau, voilà sa devise, et il ne s'est lancé dans cette voie que quand l'expérience lui a eu appris que les quinze ou vingt mille francs qu'il dépensait chaque année de cette façon, lui étaient rendus au centuple.

Patience, patience, lecteurs de Guignol, un jour viendra où les finasseries de ce Giboyer de la haute pègre tourneront contre lui ; un jour viendra où la fortune cessera de lui être favorable, et ce jour-là vous aurez le plaisir de le voir aussi bas, aussi rampant qu'il est aujourd'hui poseur et impudent.

CLAQUE-POSSE.

font leur acte de contrition ben sûr; là-dessus j'agraffe deux ou trois mots en passant :

« Eh ben, comment trouvez-vous notre prédicateur? — Oh! très-bien; un organe des plus agréables quoiqu'un peu faible... Il est vrai que nous sommes à la fin du carême... et puis, on fait tant de bruit... Il y a des personnes qui feraient bien mieux de rester chez elles, par exemple cette Madame X..., une toilette éblouissante et d'un ridicule... s'afficher ainsi surtout après ce qui est arrivé à sa fille... Quoi? vous ne savez pas? On ne parle que de cela... Un scandale... » C'est moi que sis resté applati, ce pauvre prédicateur, si y n'avait été là!

Une autre fois encore je n'avais entendu un sermon ben tapé sus la Charité. « Lâcher deux yards à un pauvre en rechignant, abouler de péculniaux aux œuvres de bienfaisance, c'est bien, que disait le prédicateur, mais c'est pas tout: la vraie charité chrétienne, c'est de pas rogner les salaires aux ouvriers, c'est d'avoir d'indurgence pour ceusses que vous doivent quand y z'ont de bonne volonté de payer, c'est d'aider à de pauvres mamis qu'ont si besoin d'argent que ça les empêcherait de tomber dans la misère; y vaut mieux, de fois que n'y a, prêter cent francs que font faute, que d'en donner mille à l'abornon. Et pis, après tout, la première charité c'est d'être juste et de faire tort à personne; et v'là. »

Pendant qu'y disait ça, je reluquais dans le chœur un mami qu'avait l'air d'être un gros de la paroisse, même qu'on lui a donné un cierge; y me tapait dans les quinquets. Le lendemain, v'là t-y pas que je le rencontre avec un huissier qui lui disait: « Monsieur, il m'a chargé de vous prier de ne point faire procéder à la vente demain; il vous remettra à la fin du mois l'à-compte qu'il vous a promis, et dès que la maladie de sa femme lui permettra de s'occuper de ses affaires, il fera rentrer diverses créances et vous soldera intégralement. — Ah! bien oui, rebrique le Mssieu au cierge, des histoires de maladie, des paiements par à-compte, s'il fallait traiter des affaires de cette façon, on ferait de beaux inventaires. Dites-lui simplement que cela ne me regarde plus, que c'est à mon avoué à s'en occuper, et qu'il a reçu des ordres sur lesquels il n'est plus possible de revenir. »

Hein! z'enfants, qu'en dites-vous? si de gones comme ça croyent d'aller en paradis par c'te grand route, y se fichent ben le doigt dans le z'œil jusqu'au coude, t'y pas vrai? En tous cas, vous y fiez pas, faites pas comme eusses, et n'emmellez pas le pauvre monde.

A revoir, z'enfants, je m'en vas repiquer une tête dans le gerlot aux méditations, et tâcher de tuer mes asticots s'y a moyen. Qu'y me grabotent! ah! cristi, qu'y me grabotent donc!

GUIGNOL.

## GUIGNOL AGITÉ

REVUE SATIRIQUE

GUIGNOL un journal à la main.

On voit ces choses-là dans le siècle où nous sommes!  
C'est à ne pas y croire!

GNAFRON qui vient d'entrer.

Eh! mon Dieu! que voit-on?  
Qu'à la Bourse on aura perdu de grosses sommes,  
La baisse des métaux, la hausse du coton;

Que le sucre fléchit, que le colza tient ferme,  
Que l'on vend au comptant pour acheter à terme,  
Qu'on fait de grands efforts pour soutenir les cours  
Et que le Mobilier dégringole toujours;  
Que l'on tripote à mort? l'histoire n'est pas neuve!

GUIGNOL.

S'il me fallait subir une pareille épreuve  
J'en mourrais!... mais d'abord je prendrais un fusil...

GNAFRON.

Je préfère un bâton... mais de quoi s'agit-il?

GUIGNOL.

Du crime le plus grand! de cette jeune fille,  
Belle enfant de seize ans qu'on prit à sa famille,  
Chaste et pure un matin, et qu'on jeta le soir  
Dans un bouge sans nom, réel enfer du Dante  
Où sur le seuil on laisse à jamais tout espoir,  
Où d'horribles lépreux font une orgie ardente,  
Où des spectres fuyant la lumière du jour  
A des larves vont dire un effrayant amour;  
Où l'homme est un cadavre; où déjà la chair pue  
Et reçoit les baisers d'une lèvre lippue!...  
Oui, c'est là, c'est bien là, dans cet enfer maudit,  
Et c'est à ces démons qu'un truand la vendit!  
Qu'arriva-t-il après? Lorsque mon esprit sonde  
Dans ce gouffre béant, tumultueux, immonde,  
Je n'entends plus qu'un bruit confus de cris, de pleurs,  
De sanglots, de hoquets, de rires, de clameurs!  
Et frémissant, je fuis bien loin de ce repaire  
En murmurant: Mon Dieu! et son père! son père!

Oui, le père!... Ah! sais-tu? c'est là le grand martyr.  
De honte et de douleur l'enfant pourra mourir,  
Mais le père vivra! Ne faut-il pas qu'il venge  
Et qu'il essuie un peu les ailes de son ange!  
Qu'il aille donc priant, criant par les chemins  
En demandant sa fille et se tordant les mains!  
Qu'il aille... s'il le peut; mais s'il est pauvre, infirme,  
Malade! alors, c'est bon! qu'il demeure en son lit,  
Là, bien tranquillement, quand le mal s'accomplit  
Et que de son enfant le malheur se confirme!!!

GNAFRON.

Assez! Guignol, assez! dis-moi, par charité,  
Que ce n'est là qu'un rêve et non la vérité!

GUIGNOL.

Il ne peut exister de doute ou de méprises:  
On voit se dérouler devant les cours d'assises  
Tous les détails navrants de ce drame infernal,  
Et tu pourras les lire ici dans ce journal.  
Hé bien! le croirais-tu? L'opinion publique  
Si prompt à s'émouvoir quand sa bourse est en jeu,  
Et qui pour la Risette et la Busseuil prend feu,  
Devant cet attentat reste froide, apathique!

GNAFRON.

Mais enfin le brigand est frappé par la loi?

GUIGNOL.

Il en a pour cinq ans...

GNAFRON.

C'est trop doux, je réclame!

GUIGNOL.

Il les fera gaiment, sois en sûr; après quoi  
Plus rusé, plus hardi, ce scélérat infâme,  
Ce traficant des corps dont on a souillé l'âme,  
Viendra tout simplement reprendre son emploi!...

Puis, bientôt assez riche, il quittera son antre,  
Et se donnant les airs d'un honnête rentier,  
Bien mis, le verbe haut, breloques sur le ventre,  
Il ira s'installer dans le meilleur quartier.  
Il pourra, — le hasard est quelquefois étrange, —  
Prendre son logement là sur notre palier...  
Et le ribaud tout chaud encore de noire fange  
Nous frotera dix fois par jour dans l'escalier!

GNAFRON.

En ce cas les voisins sauraient bien, je le pense,  
Lui montrer leur mépris... le mépris du silence!

GUIGNOL.

Il peut s'en rencontrer quelquefois un sur cent  
Qui lui tiendra rigueur; mais l'or est si puissant,  
Son action sur l'homme est toujours si complète  
Que les autres iront lui faire la courbette...  
Et, soit indifférence, intérêt, lâcheté,  
Il sera bien reçu dans la société;  
Et tel bourgeois timide ayant horreur du vice  
Acceptera de lui quelque petit service!  
Enfin, son beau salon sera le rendez-vous  
D'un monde croissant, gens titrés et voyous,  
Dames du meilleur ton, drôlesses impudiques,  
Mères des tapis francs et courtauds de boutiques,  
Vivant au mieux ensemble et tramant dans la nuit  
Contre toi, contre ceux que leur haine poursuit,  
Contre la probité leur mortelle ennemie,  
Quelque tour monstrueux, quelque sombre infamie...  
Ah! laisse-moi finir! — Pour le voleur d'enfant,  
Ce vampire hideux, ce mandrin triomphant,  
Ma haine a la grandeur d'un océan sans bornes!  
Mais pour les courtisans qui vont flairant son or  
J'en ai dix fois, cent fois, mille fois plus encor...

GNAFRON.

Hé bien! tu ne sais pas, Guignol? fais leur les cornes!

PIERRE LA GARGUILLE.

## LA PETITE PRESSE

Au Corps Législatif.

Depuis longtemps les petits journaux n'avaient  
été à pareille fête.

M. Martel, député du Pas-de-Calais, a bien voulu  
parler d'eux au Corps-Législatif et a daigné dire:  
« qu'ils ne s'occupaient que de niaiseries litté-  
raires et ne vivaient que de scandales et de dif-  
fama-tions. »

On connaît l'histoire de ce troupiér qui disait  
avec fierté à son camarade :

— Le grand Napoléon m'a parlé, à moi!  
— Bah! et que t'a-t-il dit?  
— Il m'a appelé b.... d'imbécile!

Quoique M. Martel ne soit pas le grand Napo-  
léon on comprendra néanmoins que notre amour-  
propre ait été chatouillé agréablement par les pa-  
roles gracieuses qu'il a prononcées à notre endroit  
aussi lui répondrons-nous :

Et vous nous fîtes, monseigneur,  
En nous croquant beaucoup d'honneur.

Certes, nous ne saurions un seul instant mettre  
en doute la parfaite bonne foi et la conviction pro-

## COUPS DE CRAYON.

L'abbé Faivre.

Ma foi, tant pis, monsieur l'abbé, je ne peux résister au désir de crayonner votre physionomie sympathique et originale, et j'imprime votre nom en toutes lettres.

Au surplus vous devez être de nos amis: les gens à mine béate, les marchands d'eau bénite de cour ne sont pas votre fait, et la vérité, n'eût-elle qu'un caleçon de bain, vous a toujours paru bonne à entendre et meilleure à dire.

Aussi, au lieu de crier au scandale et à la violation de la vie privée, allez vous rire tout le premier en voyant votre nom sur *Guignol*, et allez vous dire: Ce b.... de farceur m'y a bien mis.

Car, rappelons-le vite, l'abbé Faivre est un ancien troupière; et si la soutane a remplacé le pantalon garance, et le soulier à boucle la botte éperonnée, il est resté à l'aumônier des soldats la rondeur et la franchise militaires; en vrai Français, il n'a jamais reculé devant.... un b.... ou un f.... qui lui chatouillaient peut être le larynx.

La belle affaire après tout, on est sûr d'ailleurs, qu'il fera assez de bonnes actions pour racheter celles de ses paroles qui ne seraient pas sanctionnées par le droit canon.

L'abbé Faivre a pris pour but de son existence cette grande vertu dont le nom seul suffit à sauver du ridicule certains spectacles et certaines exhibitions assez singulières, cette vertu qu'on appelle la charité.

Qu'on lui amène un malheureux, il commence par vider ses poches, puis, quand il n'a plus rien, il part à l'assaut des bourses plus riches que la sienne, et lorsque vous le voyez arpenter le pavé de ses longues jambes, vous pouvez être certain qu'il va livrer bataille à l'avarice ou à l'indifférence de quelque million.

Il est rare qu'il ne sorte pas vainqueur de ces combats dont le prix est une aumône pour quelques malheureux ou quelqu'enfant abandonné; le moyen, en effet, de résister à ce diable d'homme qui vient vous camper son protégé devant le nez en vous disant de sa voix brève et décidée: « Il faut bien que vous me donniez quelque chose, je n'ai plus le sou et ce moutard n'a pas d'ha-bits. »

En fait de bienfaisance il ne connaît pas de petits profits; offrez-lui n'importe quoi, il accepte tout, sa charité ingénieuse saura toujours en tirer parti pour quelqu'infortune.

Aussi n'est-il pas rare de lui voir emporter sous son bras les objets les plus disparates qu'il a recueillis ça et là: du linge, des souliers, des robes, des culottes, des lampes, des perruques, oui des perruques, et voici comment:

Au camp de Sathonay il y a un théâtre de soldats, souvent les exigences des rôles, le besoin de compléter l'illusion et de faire une tête, nécessitent la location de barbes postiches et de perruques.

Ces frais, quoique minimes, ne laissent pas que d'entamer les fonds de la direction et de constituer une charge onéreuse pour la bourse des soldats.

Qu'a fait notre aumônier?

Il est allé tout simplement chez quinze ou vingt coiffeurs auxquels il a exposé la situation de ses acteurs; entre artistes on se comprend, et les coiffeurs attendris se sont empressés de lui faire hommage de vingt ou trente perruques, plus ou moins atteintes de calvitie, qu'il a rapportées triomphant à son théâtre; les mieux conservées ornent le chef des jeunes premiers et les autres celui des pères nobles.

Lorsqu'il s'agit de trouver une grosse somme pour payer la pension ou l'apprentissage d'un enfant, alors l'abbé Faivre organise une fête de bienfaisance. Pour cela comme pour tout il ne connaît pas d'obstacles, il sait mettre à contribution tous les talents, va voir le ténor, quérir la chanteuse, solliciter le prestidigitateur, et jamais, j'en suis sûr, il n'a trouvé d'artiste qui lui ait refusé son concours désintéressé.

C'est grâce à cette activité infatigable et à cette ardeur

fonde de M. Martel au sujet de la petite presse, — mais il est fâcheux qu'après l'avoir qualifiée de la façon plus haut rapportée, il ait ajouté non sans ironie, — qu'il était entièrement étranger à cette littérature.

Ne semble-t-il pas entendre un critique d'art s'exprimer ainsi: « J'affirme que le tableau de X.... est une affreuse croûte, mais je déclare avoir pas jeté les yeux sur lui. »

Maintenant la petite presse mérite-t-elle les anathèmes lancés par l'honorable député du Pas-de-Calais? doit-elle être signalée comme un danger public, comme un danger pour les masses, comme un poulpe social?

Ce serait exagérer singulièrement la puissance des petits journaux qui n'ont point à leur service un arsenal aussi redoutable.

La seule arme qu'ils aient à leur disposition est le ridicule; encore doivent-ils en user avec la prudence du serpent, car il n'y a souvent entre la moquerie et la diffamation que l'épaisseur d'un article du code.

Nous avons payé pour le savoir.

La meilleure preuve de la modération qui nous est imposée, c'est qu'après avoir été traités par M. Martel de *littérateurs niais* et d'*artisans de scandales*, nous ne pouvons nous permettre de dire de lui qu'une seule chose: à savoir qu'il est un homme de grand esprit et de grand sens.

Encore n'est-ce pas sans avoir mûrement réfléchi et après de longues hésitations.

CHAMPAVERT.

## QUESTIONS GUIGNOL

Sans s'en douter, Lyon est une ville bourrée de mystères et chaque semaine nous recevons des quantités de questions intéressant directement tout ou partie de la population. — Nous l'avons sans aucune espèce de honte, il nous est le plus souvent impossible de répondre à ces questions.

Aussi prenons-nous le parti de les soumettre à la population en promettant de publier les réponses qui nous arriveront, en tant que ces réponses seront convenables, bien entendu.

Voici la demande jusqu'à aujourd'hui demeurée sans explications que nous présentons à nos lecteurs:

**Pourquoi est-il d'usage à Lyon, d'appeler le neuf de pique, le maire de Vaise?**

Guignol doit être satisfait; il paraît que ses articles font le tour du monde, car voici l'*Evènement* du jeudi 22 mars qui publie les dix vers que nous avons donnés dans la *Girouette*, spécimen de journal politique, le 19 novembre dernier.

Seulement, l'*Evènement* attribue les quelques vers qu'il cite à un chroniqueur canadien.

Nous serions heureux d'être renseignés sur le nom du journaliste d'outre-mer avec lequel, sans le savoir, nous nous sommes rencontrés en si parfaite communion d'idées.

que rien ne décourage que notre aumônier est arrivé à fonder l'œuvre des petites filles de soldats dont le but essentiellement pratique est d'enlever ces jeunes enfants à la vie des camps et des garnisons peu faite pour conserver dans toute sa blancheur leur robe d'innocence.

Commencée dans les conditions les plus humbles et avec des ressources.... en espérance, cette œuvre a actuellement à sa disposition un vaste et spacieux établissement où les fillettes de soldats trouvent un refuge, apprennent à lire, à écrire, à broder, etc.

Le malheur est que des dissensions intestines se sont élevées entre l'abbé Faivre et les religieuses chargées de l'éducation des enfants; je n'ai point à en approfondir les causes, car rien n'est dangereux comme de fourrer le doigt entre deux robes noires. Qu'il me suffise de dire que, peu partisan de l'impulsion trop monastique donnée aux élèves, M. Faivre a cru devoir se retirer et décliner toute participation à un système d'éducation qui n'entraîne pas dans ses idées.

Il est presque inutile de dire que l'abbé Faivre est adoré des soldats; personne aussi bien que lui ne sait leur rendre la religion facile à pratiquer, et les mener aussi rondement à confesse; il est vrai qu'il y a souvent un petit verre au bout de l'absolution.

C'est une bonne fortune quand il va visiter une chambre; plein de gaieté et d'entrain, il a toujours à raconter quelques histoires qui font rire nos braves troupiers à ceinturon débouclé.

Ces rapports ont engendré une très-grande intimité entre lui et ses soldats, aussi ces derniers ont-ils tenu à lui donner un petit nom d'amitié; pour eux il n'est ni M. Faivre, ni M. l'aumônier, c'est le *père la Colle*.

Au physique le *père la C...*, pardon, M. l'abbé Faivre est grand, maigre, sec, beaucoup d'os, un peu de peau, une petite tête, des yeux d'une vivacité incroyable, et un ruban rouge à la boutonnière.

DIOGÈNE.

## OFFICINE DE MARIAGES

Le mardi 13 mars, était un beau jour pour la rédaction du *Journal de Guignol*.

Le premier mariage fabriqué par ses soins allait se conclure, et la rédaction réunie la veille au soir, avait délégué Champavert et Gnafron pour assister à la cérémonie nuptiale.

Le matin donc ces deux honorables représentants de la petite presse lyonnaise firent leur toilette de cérémonie, et se rendirent en fiacre au domicile de la fiancée.

Elle avait vingt ans; pour être jolie, elle n'était pas jolie, mais elle avait un air virginal qui lui allait bien, et les deux délégués furent on ne peut plus satisfaits de la tournure de celle qu'ils allaient lancer sur la mer orageuse de la vie conjugale.

Elle était riche, et séduite par les rapports de la rédaction elle allait donner son cœur, sa main et ses écus à un pauvre diable riche d'espérances, et qui avait eu à subir le baptême souvent réitéré de la misère et du besoin.

La cérémonie fut simple, mais de bon goût; à la mairie, Champavert et Gnafron signèrent, et l'ad-joint qui unit les époux, daigna desserrer son écharpe pour leur adresser quelques paroles de félicitations bien senties.

A l'église, quelques parents venus de la campagne jugèrent à propos de répandre quelques larmes qui avaient pour motif l'allocution paternelle du curé de la paroisse, engageant les nouveaux époux à faire beaucoup d'enfants.

Puis on partit faire une promenade, et c'était vraiment un spectacle poétique que de voir les six véhicules de la Compagnie Lyonnaise, emporter dans les allées du parc leur charge de bonheur et d'espérances; les cantonniers attendris, les saluaient au passage en souhaitant aux voyageurs des pépinières de prospérité.

On descendit pour voir les bêtes, et Gnafron qui avait pris une *roquille* au sortir de l'église, profita de la présence d'une poule et d'un coq pour lâcher à la mariée un petit boniment sur les devoirs du ménage et de la ménagère. L'allocution fut médiocrement goûtée, et le fiancé fit peu respectueusement observer qu'il aimait mieux la poule au pot que comme sujet de dissertation.

Cette réponse jeta du froid sur l'assistance, et Champavert en remontant dans son sapin se pencha vers son collègue en lui disant : Je crains d'avoir fait un ingrat.

Malgré cet incident on arriva à la salle du festin; nous n'en donnerons point l'adresse, nous étant interdit de faire des réclames; mais plus libres par cela même, constatons que le dîner était passable, et que Gnafron but comme une éponge tout en lançant des regards féroces au jeune marié.

Au dessert la gaieté était à son comble; le frère de la jeune fille était pochard de la façon la plus complète et on fut obligé de le mettre à la porte.

Gnafron était ému; aussi Champavert, craignant sa verve un peu allumée, monta sur sa chaise et prononça le toast suivant :

« Jeunes époux, et vous tous qui m'écoutez !

« Le mariage est un moment pénible à passer, (*marques d'approbation.*) et, en un jour, les cérémonies glorieuses dont nos mœurs ont su l'entourer, nous font payer bien cher le bonheur qu'elles sont appelés à précéder. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

« Mesdames et messieurs, c'est le premier mariage fait par Guignol et dû à son influence; (*Bravo! bravo! deux spectateurs glissent sous la table.* *Est-ce l'émotion?*) espérons que la vertu inspiratrice de ce noble journal ne se démentira pas par la suite, et que nous aurons souvent à applaudir à l'union toujours féconde de la fortune, de la sagesse, de la jeunesse et de la beauté. (*Murmures sous la table.*)

« Mesdames et messieurs, je bois aux jeunes époux. (*Tumulte affectueux, nombreuses libations.*) »

Il paraît superflu de narrer les adieux des parents des fiancés, les recommandations maternelles, et surtout de relater les plaisanteries au gros sel dont les amis de la maison se permettent l'émission en ce jour solennel.

Gnafron était un peu gris et voulait à toute force prononcer lui aussi un discours; les succès oratoires de Champavert l'avaient complètement grisé, et sa langue épaissie prononçait au hasard les axiomes les plus épouvantables qui lui venaient à la pensée.

Champavert l'emmena cependant, et réussit à le caser convenablement dans sa soupente, où il le laissa ronflant comme un juste.

Le lendemain, la rédaction était réunie, et Champavert faisait à ces hommes émus le récit de la cérémonie nuptiale, quand la porte s'ouvrit avec violence.

Une femme se précipita dans l'assemblée en poussant des hurlements affreux et, invectivant les rédacteurs, leur lança à la tête une nuée d'épithètes peu agréables.

C'était la mariée de la veille!

Elle venait déposer dans la boîte de Guignol ses désappointements et ses colères, on l'avait trompée indignement et celui qu'elle avait choisi n'était qu'un affreux gredin, qui lui avait ouvert la vie à deux, par une tripotée de la première catégorie.

Wilhem Girl, fut délégué pour consoler l'infortunée, et lui faisant connaître les hautes fonctions dont il est revêtu dans la vie civile, il l'entraîna dans une chambre voisine pour verser du baume sur ce cœur ulcéré.

A peine étaient ils sortis, que la porte s'ouvrit, non moins violemment, et qu'un homme portant sur sa figure déchirée les traces d'une longue explication avec un représentant du sexe faible entra : C'était le mari!

Lui aussi, venait ouvrir la caisse de ses déceptions conjugales, il pria Guignol de reprendre la femme et même la dot; cette dernière proposition donna longuement à réfléchir.

On chercha à l'apaiser; peine inutile, ce n'était plus un homme, c'était un mari déchainé.

Enfin à force de raisonnement, de paroles émollientes, de conseils pleins de sagesse, on parvint à réunir les deux époux.

Mais cette épreuve malheureuse donna à réfléchir et après une décision aussi longue que difficile à raconter, la rédaction du *Journal de Guignol* prit une décision longuement motivée. — A l'avenir, résolu elle, et vu la difficulté qui existe à Lyon pour réunir un homme et une femme pouvant vivre d'accord :

Le Journal de Guignol décide :

L'officine de mariage, créée pour la prospérité de la ville de Lyon, et l'accroissement de sa population est et demeure supprimée.

Suivent les signatures,

Pour copie conforme du procès-verbal,

Le Cordon bleu,  
MADELON.

## Avis-Guignol.

☞ **Le jeune Vaisois** qui promène son cœur devant les fenêtres de la femme qu'il aime est prévenu que ses amis sont fort inquiets des suites de sa faction. Il y aurait, paraît-il, un papa peu commode.

\* \*

☞ **Voyons, Docteur**, il ne faut pas crier contre Guignol parce que vous avez cru y reconnaître une de vos clientes... *favorites*. Vous laisseriez supposer des choses bien compromettantes.

\* \*

☞ **La femme un peu mûre** qui s'est prise d'une belle passion pour le prédicateur de sa paroisse, est priée de modérer ses transports, qui finissent par devenir aussi compromettants pour elle que pour le saint homme qui fait battre son cœur.

## THÉÂTRE.

**Théâtre Impérial.** — Les extrêmes se touchent : après une antiquité, le *Templier* d'Otto Nicolai, à qui le public n'a pas voulu donner une seconde vie, la direction vient de monter le *Voyage en Chine*.

Le *Templier*, dont le sujet tiré de Walter-Scott rappelle les dessus de pendule de 1820, est un de ces opéras à grand spectacle, à bûchers et à corde au cou qui vous laissent ces sortes d'impressions difficiles à finir, et que l'on résume généralement en disant : — Il y a d'assez belles choses.

C'est d'ailleurs un procédé de critique commode, qui n'exige point une étude ardue de noires et de doubles croches, — et comme je n'ai pas eu le courage d'aller entendre une seconde fois les rugissements de Bois-Guilbert et les soupirs de Rebecca, on me permettra de répéter avec les dilettanti de ma connaissance :

— Il y a d'assez belles choses.

Le *Voyage en Chine*, au contraire, est bien plutôt un vaudeville, avec de la musique qu'un vrai opéra comique; le livret ou l'on reconnaît facilement la verve et l'esprit de M. Labiche, rappelle involontairement les pièces du palais Royal.

La musique est banale, et à part deux ou trois morceaux qui ont été accueillis avec faveur, le succès de la pièce, si succès il y a, viendra uniquement des situations comiques et de la verve souvent trop exagérée des artistes.

En somme il est à remarquer que le public se porte avec bien plus de faveur aux reprises des œuvres classiques, comme les *Huguenots*, ou *Guillaume Tell*, que par parenthèse on n'a pas donné depuis trois mois qu'au secondes représentations de ces opéras nouveaux.

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

*Chante-Creux.* — Tu as raison, beau merle, mais donne un concert, et tu verras si nous ne savons pas apprécier le vrai mérite.

*P. Martin.* — Nous allons faire les recherches nécessaires pour vous satisfaire. Votre demande est on ne peut plus raisonnable.

*Avocat philanthrope.* — Nous avons renoncé aux mariages. Le numéro d'aujourd'hui t'en dira la raison.

*Pipe en buy.* — Tu sais bien que ces messieurs ont deux poids et deux mesures; tu es bien jeune si tu ne t'en es pas aperçu.

*Colognon.* — Merci, il va sans dire que nous acceptons en remerciement en vous un ami, mais il est certaines choses qu'il faut respecter. Vous comprenez.

*Amédée (sic) Achard.* — As-tu fini? et tu crois que Guignol figure que l'auteur de *Belle-Rose* ne connaît ni le français ni l'orthographe. — Fais-toi inscrire aux Saint-Jean-de-Dieu, mon gendre.

*Fantoccino di Torino.* — On passera, sois tranquille.

*Coulaufond.* — On n'a pas compris.

*Pollen de l'Anthère.* — Nous avons renoncé à faire des mariages. — Nous n'en avons pas été assez récompensés.

*Craquelin.* — Connu. C'est déjà imprimé dans l'*Encyclopédie diana*.

*Diable boiteux.* — Heu, heu, un peu scabreux.

*Pantagruel.* — On ira voir, et s'il y a quelque chose à dire, le dira.

*Canut.* — Pourquoi te figurer que nous faisons des réclames? Ecris tes concurrents n'est-ce pas te soutenir?

*Epistemon.* — Renvoyé au comité de rédaction.

*L.-R.* — Es-tu une femme vexée ou un confrère jaloux? Si c'est ni l'un ni l'autre tu aurais dû le dire.

Le Gérant, E. THOMAS.